



HAL
open science

Prologue

Emmanuelle Prak-Derrington

► **To cite this version:**

Emmanuelle Prak-Derrington. Prologue. Magies de la répétition, ENS Éditions, 2021, Langages, 979-10-362-0270-4. halshs-02817192

HAL Id: halshs-02817192

<https://shs.hal.science/halshs-02817192v1>

Submitted on 16 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface

C'est un ouvrage de premier ordre qu'offre ici Emmanuelle Prak-Derrington (EPD), à la fois par l'originalité de la réflexion, par l'importance de l'apport théorique, par l'étendue de l'information, nourrie d'immenses lectures, et par la qualité du style. L'auteure connaît bien la répétition, thématique qu'elle a traitée dans quinze articles au moins, en français et en allemand. Mais c'est la première fois qu'elle lui consacre un livre entier, qui creuse dans tous ses retranchements, avec autant d'attention que de pertinence, cette notion, « grande oubliée », dit-elle, des modalités du dire, où elle entend lui faire place au côté de trois dimensions classiques : la transparence du simple signe linguistique, l'autonymie, par laquelle il se contente de renvoyer à lui-même, et la glose, qui l'opacifie. L'étude très fouillée qu'EPD consacre ici à cette oubliée passe par la mise en évidence, dans une première partie, élégamment intitulée « La répétition figurale », de la dualité de la répétition : l'auteure la répute non figurale lorsque le signifiant est proféré et perçu comme arbitraire, au sens où Saussure l'a caractérisé, alors que la répétition est, selon EPD, figurale lorsque le signifiant n'est pas substituable, auquel cas il apparaît comme motivé. L'auteure donne à cette instance de participation au sens le nom de « signifiante », terme heureux et essentiel qui confronte la signifiante, d'une manière originale, avec la signification, instauratrice d'un primat du signifié, alors que la signifiante est définie par elle comme le mode de signifier que produisent les signifiants figuraux motivés.

Cette motivation du signifiant l'inscrit, ainsi que l'asserte EPD avec l'acuité de son regard, dans le cadre de la fonction poétique. Mais celle-ci, en même temps qu'une autre fonction jakobsonienne irriguant beaucoup de travaux actuels, la fonction métalinguistique, et que l'importante fonction expressive, se trouve ici subsumée par EPD, dans un élan théorique remarquable, sous une vision unitaire

rassemblant tout ce qui, dans le langage, ne se réduit pas à la fonction que souvent les linguistes retiennent seule, à savoir la pure fonction de communication. Et l'auteure, poussant loin son analyse, montre, avec insistance et clarté, que, tout en s'écartant de la fiction cratylienne d'une adéquation entre les signes et les choses, l'iconicité, par laquelle le matériau linguistique donne un profil concret aux phénomènes sémantiques, traverse, sur la base de la cohésion rythmique, tous les niveaux de manifestation, s'appliquant aux phrases et aux textes autant qu'aux sons et aux mots.

Mais EPD va plus loin encore. L'attention à la fonction expressive des productions langagières la met sur la voie de la relation interlocutive, et la conduit, par là, à l'examen d'une autre fonction qui n'a jamais, avant elle, été mise en relation avec le phénomène de la répétition, à savoir la fonction performative. Car lorsque l'on répète, souligne-t-elle d'une manière diaphane, on donne à une plus grande quantité de matière linguistique un accès à l'existence, et par là, on accroît le pouvoir des actes de langage qui sont le tissu de l'interaction dialogale.

C'est ce qu'EPD démontre et illustre, avec autant d'éclat que de force persuasive, dans une seconde partie, tout naturellement intitulée « La répétition performative », et déployée sur quatre chapitres, qui font écho, autant qu'équilibre, aux quatre chapitres de la première partie. Elle traite, d'abord, de la litanie, dont elle montre, notamment, le lien avec la solennité de certaines circonstances, d'où l'insolite étrangeté de sa violation par le singulatif dans les contextes où elle est requise. Elle fait apparaître ensuite, avec pénétration et rigueur scientifique, l'enracinement neurophysiologique de la répétition ritualisée, à travers l'activation des neurones miroirs, récemment découverts, et par l'effet desquels la répétition ne peut être psittacisme, étant nécessairement appropriation de l'acte de langage.

Suivent un chapitre éclairant sur la reduplication comme figure centrale de l'expressivité, et enfin un beau développement sur l'incantation, geste vocal démiurgique qui donne vie par la nomination, et qui peut promouvoir puissamment le propos quand intervient la triplification, dont elle rappelle des exemples célèbres et édifiants. Plus généralement, elle rend manifeste ce qu'elle appelle le pouvoir sacré de la voix, qui peut, par exemple, bénir ou maudire dans le discours, avec, respectivement, une visée instauratrice ou destructrice dans le réel. Par là l'incantation s'apparente aux conduites de magie, dont elle rappelle par ailleurs, en citant dans un autre chapitre un article ancien de Lévi-Strauss, la parenté avec la cure psychanalytique.

Cette étude remarquable, où, dans quelques interstices, se faufile un humour que n'excluent pas la science, l'acribie et la rectitude de jugement, se fonde sur une connaissance intime des travaux de très nombreux linguistes. Une illustration frappante en est la mention que fait EPD de l'étonnant feuillet des notes manuscrites sur Baudelaire que Benveniste n'eut pas le temps de publier lui-même,

feuillet dans lequel il propose le terme nouveau d'écasme, qui serait pour le langage poétique, langage d'évocation, ce qu'est le signe pour le langage ordinaire.

Ce livre constitue une contribution de haute valeur, où EPD, de surcroît, alors même qu'elle suit et commente nombre de maîtres, spécialistes et prédécesseurs, s'affirme dans son indépendance intellectuelle de théoricienne. Pour n'en mentionner qu'un seul exemple, je soulignerai le passage, au dernier chapitre, où EPD prend ses distances par rapport à Bourdieu, en récusant l'idée selon laquelle le pouvoir des mots ne résulte que de la violence symbolique d'une puissance sociale.

Un tel ouvrage devrait rencontrer un succès mérité auprès d'un large public, bien au-delà des spécialistes du langage, en attendant que le talent de l'auteure s'engage dans une nouvelle et féconde direction.

Collège de France,
juin 2019

Le soleil est nouveau chaque jour.
— Héraclite

ENS ÉDITIONS

« Bonne » et « mauvaise » répétition

Si Dieu n'avait pas souhaité la répétition,
le monde n'aurait jamais été créé.
— Søren Kierkegaard, *La répétition*

Répétition ontologique et répétition linguistique

À l'instar du « temps » ou de la « personne » qui sont pour tout un chacun¹ des données universelles de l'expérience humaine avant d'être des catégories linguistiques, le mot « répétition » renvoie à des phénomènes extrêmement hétérogènes, qui vont bien au-delà du domaine du langage. On imagine mal un anthropologue se pencher sur les marqueurs de la reformulation, un philosophe consacrer un ouvrage à l'adjectif, un généticien explorer les mots du discours, ou encore un psychanalyste interroger l'inconscient tapi dans les anaphores, alors que tous et toutes s'intéressent à la répétition.

De fait, nous vivons dans la répétition, qu'elle soit cosmologique dans le mouvement des vagues, l'alternance des jours et le changement des saisons, biologique

1 Comment accorder « tout un chacun » au féminin ? Dire « tout un chacun et toute une chacune » ? Le figement révèle les difficultés auxquelles se heurte l'auteure que je suis dans la volonté de visibiliser le féminin dans la langue. En outre, cet ouvrage ayant été en grande partie rédigé avant que ne se généralisent les principes de l'écriture inclusive, j'ai choisi de laisser inchangées de nombreuses formulations au masculin générique, quand les solutions alternatives me paraissaient trop saillantes, et couraient le risque de détourner l'attention sur la problématique de l'inclusion, au détriment du sens général véhiculé par l'énoncé.

dans les battements du cœur et la respiration, anthropologique dans l'organisation sociale et culturelle. Le linguiste qui s'intéresse à elle s'inscrit donc dans un champ de recherches démesurément ouvert, où la multitude des disciplines concernées reflète l'immensité des phénomènes à explorer. Confronté à une pluralité de pratiques et de théories insurmontable, doit-il alors, dans un souci de scientificité, faire l'impasse sur ce qui ne relève pas strictement de son propre champ disciplinaire ? Ou considérer qu'il est possible, et même nécessaire, d'établir des ponts entre ces diverses disciplines, et qu'il serait temps de faire le lien entre la *répétition ontologique* et la *répétition linguistique* ? C'est ce deuxième choix, celui d'une interdisciplinarité intégrative, qui a été fait.

En vertu du principe : « En quelque situation qu'il apparaisse, un signe signifie tout ce qu'il peut signifier selon le code lexical, même si le contexte et la situation de communication ne l'exigent pas » (Rey et Rey-Debove 1985, p. 25), la répétition verbale ne peut être dissociée de la répétition non verbale, c'est une « catégorie de l'esprit humain »². Mon parcours, qui m'a menée de la répétition en discours à la magie de la répétition, m'a ainsi fait articuler les traditions proches et distinctes de la stylistique, de la rhétorique et de l'argumentation, de la linguistique textuelle allemande et de l'analyse de discours à la française, mais il m'a conduite aussi, moins classiquement, à faire des incursions vers la psychanalyse et la psychologie de la Gestalt, pour finalement parvenir à l'anthropologie et m'inspirer des études sur les formules sacramentelles et la magie, généralement considérées comme étrangères à la linguistique.

Avant donc d'aborder la répétition en discours, ce prologue propose d'en rappeler la dimension transversale et ontologique, et d'en parcourir l'appréhension et la réception en dehors des sciences du langage : en psychanalyse et en philosophie, mais aussi dans l'éducation et l'apprentissage, et puis dans la musique, dans les arts visuels et les arts vivants. Il se veut de portée très générale, et j'en appelle à l'indulgence et la patience des spécialistes des disciplines parcourues, face à ces quelques pages de cadrage descriptives mais méthodologiquement nécessaires.

Une dynamique transversale

« Au commencement était la répétition » (Genette 1999, p. 101). L'article de l'*Encyclopædia Universalis* consacré à la répétition dans le langage la caractérise dès la première ligne comme un « principe créateur universel » : « La répétition est un

2 Pour reprendre le titre d'un article de l'anthropologue Marcel Mauss, consacré à la notion de personne (Mauss 1995 [1950], p. 333).

principe créateur universel régissant toute communication depuis l'unité minimale du signifiant (signes, lettres, sons) jusqu'aux ensembles les plus larges (un récit entier par exemple) » (Klauber, s. d.). De fait, il n'est pas de langage sans répétition. C'est par la répétition d'un nombre *fini* de phonèmes, de morphèmes, de lexèmes que naît le discours, virtuellement *infini*. Qu'en est-il en dehors du langage ? Force est de constater que la répétition est le « principe »³ de toute organisation en système. C'est par elle que sont surmontées les frontières de la finitude. C'est elle qui nous fait passer du fini à l'infini.

La première phrase de la quatrième de couverture d'un ouvrage récent sur la répétition proclame : « la répétition est une catégorie ouverte aux dimensions multiples du temps et de l'altération » (Delaplace 2014). Il faudrait préciser. La répétition n'est pas une catégorie parmi d'autres. Dès lors que l'on admet son statut ontologique, il faut en reconnaître toute la portée. Et reformuler : la répétition est la catégorie sans laquelle le temps ne peut être pensé.

Il n'est pas de temps sans répétition. C'est la rotation de la Terre sur elle-même et autour du Soleil qui règle l'alternance du jour et de la nuit, puis le rythme des saisons, etc. On peut même aller plus loin et se demander : est-il possible de penser la vie sans répétition ? L'ADN, la molécule du vivant, ne répète-t-elle pas d'interminables séquences de seulement quatre nucléotides ? Quel est le vivant qui ne se répète pas ? Tout se répète, hormis la naissance et la mort, la première et la dernière fois. C'est seulement lorsque survient la mort que cesse la répétition.

Mais on peut cependant tout autant inverser la perspective et dire : la répétition, c'est la mort. C'est ce qu'a théorisé Freud, au lendemain de la Première Guerre mondiale, dans *Jenseits des Lustprinzips* (1920). Dans ce texte se trouve relaté l'épisode célèbre du *Fort-Da* de l'enfant à la bobine, qui analyse le comportement répétitif infantile, mais surtout, Freud y définit la répétition comme pulsion de mort, comme ce qui nous ramène inéluctablement à l'état d'avant la vie, à la non-vie, au néant. Sa formulation reste inégalée dans sa radicalité : « Das Ziel alles Lebens ist der Tod, und zurückgreifend: Das Leblose war früher da als das Lebende » (Freud 1920)⁴. Avant toutefois d'arriver à ce pessimisme radical, Freud avait décrit l'avènement de la nouvelle méthode pour guérir les névroses, la cure psychanalytique, comme un processus où deux types de répétitions se livraient un combat sans merci (Freud 1914). À la répétition *inconsciente*, non

3 On gardera en mémoire que le mot « principe », avant de signifier « précepte » ou « règle », renvoie au « commencement », à l'« origine », à la « cause première », *Trésor de la langue française informatisé* [désormais abrégé *TLFi*], s. v. « principe ». En ligne : [<http://atilf.atilf.fr/>].

4 « La fin vers laquelle tend toute vie est la mort ; et inversement, le non-vivant est antérieur au vivant ».

maîtrisée, celle du refoulement qui nous agit (*wiederholen-agieren*⁵), le sujet de la cure parvient à opposer la répétition consciente, la remémoration (*erinnern*), qui permet de « perlaborer » (*durcharbeiten*) le traumatisme et de s'en libérer. La fin de la cure marque la victoire de la bonne répétition sur la mauvaise répétition. La mauvaise répétition traduit l'échec de la fonction mnésique, la bonne répétition lutte contre l'amnésie.

Répéter (de manière mécanique, automatique) ou se remémorer (vaincre les résistances, lever le refoulement, accéder à la conscience), telle est la question. Au-delà des termes spécifiques de la psychanalyse (résistance, refoulement, perlaboration...), nous retrouverons la dualité qui traverse toute notre expérience du temps.

Les philosophes, en particulier ceux des XIX^e et XX^e siècles, ont théorisé le principe de répétition. Chez Nietzsche, elle est l'expression de la volonté de puissance et éternel retour du même (« die ewige Wiederkunft ») :

Alles geht, Alles kommt zurück; ewig rollt das Rad des Seins. Alles stirbt, Alles blüht wieder auf, ewig läuft das Jahr des Seins.

Alles bricht, Alles wird neu gefügt; ewig baut sich das gleiche Haus des Seins. Alles scheidet, Alles grüßt sich wieder; ewig bleibt sich treu der Ring des Seins.

In jedem Nu beginnt das Sein; um jedes Hier rollt sich die Kugel Dort. Die Mitte ist überall. Krumm ist der Pfad der Ewigkeit. (Nietzsche 1884, p. 95)

Tout passe et tout revient, éternellement tourne la roue de l'être. Tout meurt, tout refléurit; éternellement se déroule le cycle de l'être.

Tout se brise, tout se rajuste; éternellement s'édifie la même demeure de l'être. Tout se disjoint, tout se retrouve; le cycle de l'existence demeure éternellement fidèle à lui-même.

L'existence commence à chaque instant; autour de chats ici autour de chaque « ici » gravite la sphère de « là-bas ». Le centre est partout. La route de l'éternité revient sur elle-même. (Traduit par Geneviève Bianquis, 1962, p. 429-430)

Mais elle est dualité, tension entre répétition vivifiante ou mortifère chez Kierkegaard. Selon le philosophe danois, seule la répétition « en avant » (souvent traduite par « reprise ») a le pouvoir de rendre l'être humain heureux :

L'amour de la répétition est en vérité le seul heureux. [...] il ne représente pas l'inquiétude de l'espoir ou l'angoisse de l'aventure ou de la découverte, pas plus que la mélancolie du ressouvenir. Il a la sainte assurance de l'instant présent. L'espoir est un habit neuf raide et serré, bien qu'on ne l'ait jamais porté, on ignore s'il vous va ou

5 « Je größer der Widerstand ist, desto ausgiebiger wird das Erinnern durch das Agieren (Wiederholen) ersetzt sein. [...] der Analysierte wiederholt anstatt zu erinnern, er wiederholt unter den Bedingungen des Widerstandes [...] » (Freud 1914). « Plus la résistance est grande, plus la remémoration sera remplacée par l'agir (répéter). [...] L'analysé répète au lieu de se remémorer, il répète sous l'influence de la résistance [...] ».

s'il vous siéra. Le ressouvenir est un vieil habit qui ne va plus car vous avez grandi. La répétition est un habit inusable, qui vous tient comme il faut, tout en restant souple, sans vous étouffer. (Kierkegaard 1990 [1843], p. 60-61)

C'est le ressouvenir, la répétition « en arrière », qui le rend malheureux⁶ :

Reprise et ressouvenir sont un même mouvement, mais en direction opposée ; car ce dont on a ressouvenir a été : c'est une reprise en arrière ; alors que la reprise proprement dite est un ressouvenir en avant. C'est pourquoi la reprise, si elle est possible, rend l'homme heureux, tandis que le ressouvenir le rend malheureux [...]. (*ibid.*, p. 65-66)

Pour Deleuze, la répétition constitue le principe même de la différence. Il voit en la répétition non pas un affaiblissement de l'origine et du commencement, mais au contraire sa potentialisation ou sa mise en puissance :

Répéter, c'est se comporter, mais par rapport à quelque chose d'unique et de singulier, qui n'a pas de semblable ou d'équivalent. [...] Non pas ajouter une seconde et une troisième fois à la première, mais porter la première fois à la « nième » puissance. [...] c'est la prise de la Bastille qui fête et qui répète à l'avance toutes les Fédérations ; ou c'est le premier nymphéa de Monet qui répète tous les autres. (Deleuze 2011 [1968], p. 7-8)

De manière bien plus primitive, nous faisons tous au jour le jour le constat de la dualité existentielle de la répétition, comme l'atteste la sagesse proverbiale qui, de son côté, oppose les deux visages de Janus de la répétition. Au constat fataliste « Rien de nouveau sous le soleil » (Ecclésiaste I, 9)⁷, à la vanité de la condition humaine, placée sous le cycle de la mort, « Car tu es poussière et tu retourneras à la poussière » (Genèse I, 19), s'oppose le constat d'une impossible répétition : « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve » (d'après Héraclite)⁸. Notre expérience du retour du même, de l'identique, est trompeuse. Toute répétition est déjà différence, irréductiblement singulière, le même est toujours autre, on ne peut pas arrêter le cours du temps. Être se dit en réalité du devenir, c'est le principe de différence qui régit le monde, et non celui de la répétition.

6 Il faut noter que l'emploi que Kierkegaard fait des termes de ressouvenir et de répétition (le terme danois est *Gjentagelsen*) va être inversé par Freud dans la traduction. Celui-ci fait de la répétition le pôle passif, subi (la reprise chez Kierkegaard), et de la remémoration (le ressouvenir en arrière chez Kierkegaard) le pôle conscient, agissant.

7 Le verset complet est : « Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil » (Ecclésiaste I, 9).

8 Plus précisément : « On ne peut pas entrer une seconde fois dans le même fleuve, car c'est une autre eau qui vient à vous » (Héraclite, cité par Thonnard 1953, p. 3).

Qui s'intéresse à la répétition se voit nécessairement confronté à cette tension, à ce que je formulerai ici comme les deux règles antagonistes de la répétition :

Tout se répète.

Tout est toujours la première fois.

Cette dualité n'est pas uniquement d'ordre temporel, elle peut être également interprétée comme celle qui oppose l'universel au singulier. Alberto Giacometti, sculpteur de l'humain universel, a résumé ce paradoxe de la répétition en reformulant l'adage d'Héraclite : « On descend et on ne descend pas deux fois le même fleuve » (cité par Dufrêne 1992, p. 111). La répétition s'inscrit toujours entre fini et infini, entre même et autre, entre mort et vie. Toujours, elle oscille entre ces/ses deux pôles : « Dans la répétition, il y a tout à la fois le jeu mystique de la perte et du salut, tout le jeu théâtral de la mort et de la vie [...] » (Deleuze 2011, p. 12).

On peut appeler cette dualité de la répétition « jeu », « tension », « paradoxe », « antagonisme » ou encore « mystère », « énigme », etc. Il n'est pas de domaine où l'on ne puisse la retrouver. La mort ou la vie, l'assumé ou le subi, l'insoutenable ou le sublime, le *Boléro* de Ravel ou le disque rayé... À l'origine de cette étude de la répétition verbale, il y a donc le constat de cette énigme insaisissable et le souhait d'appréhender certaines de ses modalités.

Ambivalence de la répétition

On peut résumer ce qui précède en posant deux paradigmes contraires de la répétition : un paradigme mortifère (c'est le « rien de nouveau sous le soleil », la compulsion de répétition, *Wiederholungszwang*, « la répétition honteuse »⁹, et toutes les notions négatives connexes qui lui sont attachées : l'obsession névrotique, le ressassement, les automatismes, les stéréotypes, le mécanique, l'habitude, le tourner-en-rond, le cercle vicieux...), auquel s'oppose un paradigme du vivant (« c'est toujours la première fois », la répétition comme re-création, comme ce qui permet de remonter à la source, à l'élan, au jaillissement).

La répétition dans la langue

Comment ces deux paradigmes sont-ils inscrits dans la langue ? À première vue, on observe dans la langue française une certaine dissymétrie.

Le paradigme mortifère de la répétition, le plus familier, inscrit dans notre expérience d'humain (ce passé qui ne passe pas, le temps immobile de la dou-

9 Voir Barthes (2000 [1973], p. 66-69).

leur, ce qui nous tire tout au fond), paraît s'être déposé dans la langue même. Il suffit de consulter les dictionnaires. À l'article « répétition » dans le *Trésor de la langue française informatisé*, on ne trouve que des collocations et synonymes dépréciatifs, qu'il s'agisse des noms (« rabâcherie, radotage, rengaine, scie »), des adjectifs (« répétition constante, continue, fastidieuse, inutile, machinale, mécanique, monotone, stéréotypée ; répétitions considérables, fréquentes, innombrables, superflues ; de vaines répétitions »), ou des verbes (« éviter une répétition ; avoir tendance à la répétition ; corriger les répétitions »). On se dit alors que la négativité de la répétition est véritablement inscrite dans la langue française – on observe d'ailleurs que l'adjectif « répétitif » ne peut être que péjoratif.

Qu'en est-il de l'autre paradigme ? Si, spontanément, les synonymes affluent qui disent la mauvaise répétition, ils se dérobent dès qu'il s'agit de désigner la répétition positive. Comment la nommer ? Comment la désigner ? Existe-t-il un terme qui dise une répétition libératrice, et non ressassante ? Qui dise non l'enfermement, mais l'élan ? La métaphore du cercle nous fournit un exemple frappant de cette apparente dissymétrie, l'expression *cercle vicieux* est lexicalisée ; celles de *cercle vertueux* et *cercle dynamique* sonnent encore comme des oxymores ; en allemand, le cercle est dit diabolique et non divin : *Teufelskreis* est un nom composé du dictionnaire ; *Gotteskreis*, en revanche, est une création lexicale *ad hoc*.

Est-ce à dire qu'il n'y aurait pas de termes pour dire la bonne répétition ? Un recours au *Dictionnaire électronique des synonymes (DES)*¹⁰ vient contredire cette conclusion. Pas moins de cinquante-quatre synonymes sont donnés pour la répétition. Un classement par score des dix premiers, établi à partir de compilations de dictionnaires de synonymes, est en outre proposé :

- 1) recommencement
- 2) rabâchage
- 3) réitération
- 4) rengaine
- 5) renouvellement
- 6) reprise
- 7) retour
- 8) fréquence
- 9) pléonasme
- 10) redite

À la toute première place se trouve le terme positif de *recommencement*. On peut répartir tous les synonymes selon trois sous-ensembles : 1) les termes neutres (*réitération, reprise, retour, fréquence*) ; 2) les synonymes connotés positivement

¹⁰ En ligne : [<http://www.crisco.unicaen.fr/des/>], s. v. « répétition ».

(*recommencement, renouvellement*) ; ces deux sous-ensembles attestent une grande variété dans leurs contextes d'emploi ; 3) les synonymes connotés négativement (*rabâchage, pléonasmie, redite, rengaine*), qui ont la particularité de porter exclusivement sur la répétition *dans le langage*.

En allemand, le *Wortschatz-Portal*¹¹ donne comme synonymes de *Wiederholung*, par ordre alphabétique : *Auffrischung, Erneuerung, Häufung, Imitation, Litanei, Regelmäßigkeit, Rekapitulation, Repetition, Replik, Reprise, Rückfall, Training, Übung, Vorbeten, Wiederkehr*¹². Soit des termes majoritairement neutres, deux termes connotés positivement (*Auffrischung, Erneuerung / rafraîchissement, renouvellement*) et deux termes connotés négativement (*Rückfall, Litanei / rechute, litanie*). Aucun synonyme dépréciatif pour dire la mauvaise répétition dans la langue.

La répétition n'est intrinsèquement ni bonne ni mauvaise. Mais en France, la représentation qui est donnée d'elle dans le langage a fait de la mauvaise répétition le paradigme le plus saillant.

La répétition dans les manuels scolaires

Cette conception négative de la répétition n'a pas toujours été dominante (voir Frédéric 1985) : de l'Antiquité au XVI^e siècle, la répétition constituait l'une des figures de mots les plus appréciées des auteurs de traités de rhétorique. Elle est ensuite tombée en disgrâce, pour ne plus être considérée, depuis le XIX^e siècle, que comme un défaut de style qui doit être soigneusement évité¹³. Tout se passe comme si, pour l'acception standard, des contraintes génériques particulières (celles de l'écrit et non celles de l'oral, celles du roman en prose face à la poésie, etc.) s'étaient transformées en proscription généralisée. Il semble que l'institution scolaire a joué un rôle de tout premier plan dans cette mise au ban de la répétition, du XIX^e siècle à nos jours. À « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement », il faudrait ajouter pour les écoliers et étudiants français, « singulativement ». Dans tous les manuels scolaires, tandis que sont prônées diversité et variété lexicales, parce qu'elles attestent de la richesse du vocabulaire, la répétition est fustigée comme « une faute de style » :

La monotonie engendre toujours l'ennui : la vue se fatigue d'un paysage sans variété ; de même l'esprit, d'un vocabulaire sans diversité.

Toute répétition est donc en principe faute de style : elle émousse, puis lasse l'intérêt du lecteur ; elle déprécie l'auteur en soulignant l'indigence de ses moyens d'ex-

11 En ligne : [<http://wortschatz.uni-leipzig.de/de>].

12 Traduction : « rafraîchissement, renouvellement, amoncellement, imitation, litanie, régularité, récapitulation, réplique, reprise, rechute, entraînement, répons, retour ».

13 Voir Frédéric (1985, chap. 1 et 2) et Prak-Derrington (2016a).

pression ou, signes tout aussi fâcheux, sa négligence et son goût de l'improvisation. (Courault 1957, p. 67)

La même condamnation se retrouve dans des manuels bien plus récents :

Savoir éviter les répétitions. C'est un défaut hélas trop fréquent. Il suffit bien souvent d'une lecture attentive pour l'éviter et pourtant...

Le temps passait et l'on ne voyait rien ni on n'entendait rien.

Deux fois « on » et « rien » dans si peu d'espace, cela saute aux yeux et aux oreilles !

Le temps passait et l'on ne voyait ni n'entendait rien. (Gourichon et al. 1991, Fiche 10, je souligne)

Des exercices sont proposés qui permettent de bannir le « mot qui revient trop souvent », et dans la prose des grands auteurs, on blâme les répétitions lexicales, comme autant d'étourderies qui auraient échappé à leur sagacité.

On peut souligner que le discrédit qui frappe la répétition est extrêmement fort en France, bien plus qu'en Allemagne par exemple, où *Wiederholung* n'est pas systématiquement associé à un manque. C'est un fait que l'on peut aisément constater dans les ouvrages traduits vers le français (voir Prak-Derrington 2011a). Les auteurs étrangers peuvent répéter des mots sans être pour autant soupçonnés d'indigence lexicale. Leurs traducteurs français, parce qu'ils sont soumis aux règles du beau style, s'attachent à bannir dans la langue-cible (le français) les répétitions qui figurent dans le texte original, pratique que l'écrivain tchèque Milan Kundera a, dans ses *Testaments trahis* (1993, p. 131), violemment critiquée.

Ainsi, la réception de la répétition, trop souvent assimilée à une faute de style en France, empêche *a priori* de voir et d'expliquer ce qui l'unit pourtant intrinsèquement à l'élan, aux forces vives, à la création.

Du côté de l'étymologie

Si l'étymologie ne constitue pas en soi un argument, elle permet cependant d'apporter un éclairage intéressant sur le lien entre « re-nouveau » et « répétition ». En latin, *repetere* vient du verbe *petere* qui signifie « chercher à atteindre », et veut donc dire « chercher à atteindre de nouveau ou bien à nouveau (préfixe *re-*) »¹⁴. Le français oppose en effet les locutions *de nouveau* (« qui s'ajoute à ou remplace une chose de même type, en étant ou non tout à fait semblable », *TLFi*) et *à nouveau* (« D'une manière différente, sur de nouvelles bases ; comme si c'était la première fois », *ibid.*). Une *autre* fois, ou bien une *nouvelle* fois, qui est *comme* une *première* fois. La distinction est subtile, et sans doute n'est-il pas indifférent

14 « Répéter est emprunté (début XIII^e siècle) au latin *repetere*, “chercher à atteindre”, “atteindre de nouveau” [...] » (Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, 1992, p. 1771).

de constater qu'elle tend aujourd'hui à s'effacer dans la conscience des locuteurs, qui utilisent indifféremment les deux locutions adverbiales. En allemand, la distinction entre la répétition qui s'ajoute et celle qui remonte à la source est incluse dans un seul mot, *wieder* : *wieder-holen*, c'est « aller chercher » (*holen*), « une nouvelle fois » (*wieder*). Le verbe *holen* indique clairement qu'il s'agit d'une action volontaire. Et la particule implique que toute *autre* fois, toute fois *supplémentaire* est susceptible de nous ramener à l'origine, à la toute *première* fois (le dictionnaire *Duden* donne comme synonymes de *wieder* les termes suivants : *abermals, aufs Neue, erneut, neuerlich, noch einmal*, etc.)¹⁵. « L'expérience de la répétition se place [...] sous le symbole printanier de la source » (Duborgel 1992, quatrième de couverture). La répétition, ce n'est jamais le nouveau. C'est – ô combien plus beau – le *re-nouveau*. C'est la conscience de la répétition qui permet de dépasser la réduplication et la reproduction serviles.

Et d'en reconnaître la dualité : elle est immémoriale et inaugurale, ancienne et à venir, ni tout à fait la même ni tout à fait une autre, par le seul écoulement du temps. Pour citer de nouveau Kierkegaard, le philosophe le plus autobiographique, le plus humain de la répétition :

C'est précisément le fait d'avoir existé qui donne à la répétition le caractère d'une nouveauté. Quand les Grecs disaient que toute connaissance est réminiscence, ils entendaient par là que tout ce qui est a été ; et quand on dit que la vie est une répétition, on signifie : la vie qui a déjà été devient maintenant actuelle. Si l'on ne possède pas la catégorie de la réminiscence ni celle de la répétition, alors toute la vie se réduit à un bruit confus et *insignifiant*. (Kierkegaard 1990, p. 60-61, je souligne)

Entreprise de re-découverte, pratique de l'étonnement, par la répétition peut jaillir l'invention. Émancipé du re-souvenir, le mouvement réflexif de la répétition contraint à poser sur les choses, les mots, le monde, un regard dégagé de la gangue de l'habitude, qui les rend *signifiants*.

La quête de la bonne répétition

On constate que, dès que l'on se détourne de l'analyse en termes psychopathologiques – depuis Freud, qui a théorisé la répétition comme *Zwang* ou « compulsion », elle est envisagée comme « une sorte de *fatum* » (Laplanche et Pontalis 2007 [1967], p. 85)¹⁶ – ainsi que de la répétition verbale (où elle est *rabâchage*,

15 « une fois de plus, de nouveau, à nouveau, une nouvelle fois, encore une fois ». En ligne : [<http://www.duden.de/>].

16 La compulsion de répétition (*Wiederholungszwang*) est associée à des conduites négatives et

radotage...), dès que l'on aborde d'autres domaines, il devient beaucoup plus facile de la dissocier de ses propriétés négatives, pour voir surgir les variations, la différence.

« Eadem mutata resurgo » (« Je renaiss changé.e à l'identique ») est l'épithaphe en forme de spirale que le mathématicien et physicien Jacques Bernoulli (XVII^e siècle) a fait graver sur sa tombe. Spirale, boucle, cycle, séries : autant de manifestations du principe de changement-invariance ou de répétition-variation, autant de phénomènes indissociables et de l'apprentissage et de la création.

Apprentissage et répétition

Il n'est pas d'apprentissage possible sans répétition. Qu'il s'agisse de l'acquisition d'une langue, maternelle ou seconde, de l'acquisition de savoirs ou de savoir-faire, de la pratique d'un métier, d'un instrument, d'un sport... apprendre (dans les deux sens du terme, *lehren* et *lernen* en allemand, *teach* et *learn* en anglais), pour quelque activité que ce soit, c'est répéter, ou imiter. Mais on ne répète pas bêtement « comme un perroquet », en faisant par là même preuve d'un comportement « moutonnier », mais pour s'approprier une compétence dans le dialogue et dans l'interaction avec l'autre. Les métaphores animalières attestent du lien établi communément entre imitation et esprit censément peu évolué, mais la répétition, en tant qu'imitation, n'est pas une faculté mineure et réservée aux tout jeunes enfants. C'est un processus dynamique, intersubjectif, essentiel tout au long de notre vie d'humain. Notre approche de l'imitation est aujourd'hui entièrement renouvelée par les recherches effectuées en sciences cognitives et mise en relation avec des formes spécifiques de l'intelligence humaine, telles que le langage et la culture :

Imitation is often thought of as a low-level, cognitively undemanding even childish form of behavior, but recent work across a variety of sciences argues that imitation is a rare ability that is fundamentally linked to characteristically human forms of intelligence, in particular to language, culture, and the ability to understand other minds. (Hurley et Chater 2015, p.1)

Dans le domaine de l'acquisition du langage, cette revalorisation de la répétition et de l'imitation s'inscrit contre la thèse de l'existence d'une grammaire universelle prônée par Chomsky et les théoriciens nativistes du langage, et défend au contraire l'idée d'une grammaire construite et élaborée dans et par l'usage :

ouvertement mortifères. C'est le *serial killer*, c'est le soldat revenu de la guerre et atteint du syndrome de stress post-traumatique, c'est la conduite d'échec dans les relations affectives, etc.

C'est à travers la répétition de pratiques discursives et leur extension à des contextes toujours sensiblement différents que s'élaborent peu à peu des systèmes de signes linguistiques autour de grammaires toujours plus complexes. (Rossi 2012, p. 214)

L'approche fonctionnaliste des grammaires dites de construction (Tomassello 2005), par l'étude des variations imitatives, montre le dynamisme inhérent au processus de répétition, aux jeux d'écho entre l'enfant et l'adulte, des premières productions vocales au geste de pointage, des onomatopées aux premiers mots :

C'est dans et par ce jeu d'échos que l'enfant re-fabrique activement la langue qu'il acquiert : entre les choses vues et entendues et les variations imitatives qu'il produit, mais aussi entre les progrès de l'enfant et les conduites d'étayage qui l'accompagnent constamment. (Rossi 2012, p. 229)

Création et répétition

Dans le domaine de la création artistique, la conception de l'imitation comme processus stérile, et l'idée selon laquelle l'art et la création ont uniquement partie liée avec l'originalité se retrouvent pareillement mises en question. Ces trente dernières années, un changement de paradigme s'est là aussi effectué qui fait émerger, à côté de l'image romantique d'un artiste qui crée en toute liberté, selon des critères forcément individuels, forcément singuliers, la nécessité de la répétition dans la création comme processus dynamique. D'abord minoritaires, les colloques et les ouvrages consacrés à une répétition créative se succèdent aujourd'hui de manière de plus en plus rapprochée : *Création et répétition* (Passeron 1982), *Figures de la répétition* (Duborgel 1992), *L'art de répéter : psychanalyse et création* (Delaplace 2014), *Boucle et répétition : musique, littérature, arts visuels* (Belloï et al. 2015)¹⁷, et *Répétition. Du mot au concept* (Baillé et Fernex 2016).

Tous ces ouvrages témoignent de ce que les deux derniers siècles, qui ont fait largement coïncider art et nouveauté, créativité et originalité, avaient pu faire oublier : « Une bonne partie de l'art a été et reste répétitive. Le concept d'originalité absolue est une notion contemporaine, née avec le romantisme » (Eco 1994, p. 21). L'art a vocation à répéter. Dans la Grèce antique, le même mot, *tekhné*, désignait à la fois l'art et l'artisanat. Au Moyen Âge, *ars* signifie tout à la fois l'art, le savoir-faire, et l'activité professionnelle¹⁸. Créer, c'est répéter.

Il faut distinguer cependant entre répétition figurale (saillante) et répétition non figurale (nécessaire, mais invisible). Le concept de répétition figurale est au centre de cet ouvrage. Je me contente ici d'introduire sommairement cette oppo-

17 Voir en allemand Felix (2001), Flaßpöhler (2007), Mensger (2012), etc.

18 *Dicolatin*, s. v. « ars ». En ligne : [<http://www.dicolatin.com/FR/LAK/o/ARS/index.htm>].

sition par un exemple emprunté à l'architecture du quotidien. Les marches d'un escalier, les étages d'un immeuble, les fenêtres d'une façade, les carreaux d'un carrelage n'existent que par la répétition. Mais nul ne la voit. Elle est transparente. Il faut qu'elle se constitue en *patterns* ou en schèmes, en *figures* pour être identifiée comme telle. Lorsqu'elle organise et structure l'objet, elle le « figure », au sens vieilli de lui « donner forme » (« figurer : donner une forme, une figure à quelque chose », d'après le *Trésor de la langue française informatisé*). Il n'y a pas de répétition figurale dans un carrelage uni – j'emploie l'adjectif *figural* au sens de « qui fait figure ». Mais il y en a dans les mosaïques des carreaux en ciment. Il arrive que seuls la quantité et le dépassement d'un certain seuil déterminent l'accès au figural pour la répétition. Un immeuble de dix étages ne sera pas « figural », mais un gratte-ciel le sera – la dénomination métaphorique (*skyscraper*, *Wolkenkratzer*) renvoie d'ailleurs à cette saillance figurale.

De la même façon, tout art implique répétition, mais seuls certains artistes la placent au cœur même de leur travail. Ainsi, Giacometti est vu comme un sculpteur de la répétition parce qu'il est fasciné par un tout petit nombre de thèmes, ce en quoi il tranche avec la diversité gargantuesque d'un Picasso.

Il est impossible de dresser ici l'inventaire de tous les domaines artistiques où la répétition figurale est au cœur du processus créateur, encore moins d'énumérer pour chacun de ces domaines ses innombrables modalités. Je renvoie aux ouvrages cités ci-dessus. Même une liste très partielle suffit cependant à faire prendre conscience de l'étendue de la répétition figurale dans la création non verbale.

Il y a d'abord la musique, qui est un art du temps. Les schèmes formels de la répétition permettent d'inscrire et de différencier les éléments sonores dans la mémoire, de les organiser en un découpage temporel cohérent pour les auditeurs. Le lien entre répétition et musique est semblable à celui qui l'unit à la poésie, ou encore à certaines formes de discours épideictique (Ruwet 1972) : il s'agit de structurer pour l'oreille un continuum sonore, et de créer des paradigmes qui nous affranchissent de la linéarité. La musique est magique, elle mêle le passé au présent, le souvenir à l'anticipation. Le prévisible de la répétition s'allie à l'imprévisible de la variation, et chaque nouvelle fois est écho, nous offre un temps retrouvé qui transfigure la première fois. Toute la musique occidentale est art de répéter, si l'on excepte la musique atonale. Je ne retiens ici que deux parangons de la répétition musicale, à plus de deux siècles de distance : au XVIII^e siècle, *L'Art de la fugue* de Bach ; aux XX^e et XXI^e siècles, la musique répétitive de Philip Glass.

Il y a la répétition dans les arts visuels. En peinture, ce sont les séries : les auto-portraits de Rembrandt, où chaque portrait est déguisement et métamorphose, la cathédrale de Rouen et les nymphéas de Monet, la montagne de la Sainte-Victoire de Cézanne, les natures mortes cubistes, l'outrenoir inlassablement décliné par Soulages... L'obsession, le travail acharné sur un même thème manifeste une

quête « déréalisante », « dénaturante », qui passe par des exercices formels (sur la couleur, la matière, la lumière, les formes et les contours, etc.) :

[Les séries] conduisent à méditer sur cette fascination du regard obsédé par un thème que le travail pictural fait disparaître par l'effet d'exercices formels de plus en plus déréalisants. C'est que le travail sériel contient le destin temporel de la vision : l'œil ne s'arrête pas arbitrairement sur un simple prétexte, il choisit l'objet sur lequel il va s'acharner, car *la série a pour but de dénaturer* [...]. (Mondzain-Baudinet, s. d., je souligne)

Il y a la répétition en sculpture : les monumentales statues de l'île de Pâques, l'œuvre du sculpteur Giacometti, ses hommes en marche et ses femmes immobiles et debout, qui donnent à voir « ce qui reste quand l'esprit a oublié tous les détails » (Picasso, cité par Dufrené 1992, p. 98).

Il y a la répétition dans les arts sériels : les sérigraphies de l'icône du pop art Andy Warhol, la photographie, la publicité, la vidéo, les séries télévisées, leurs génériques à chaque fois répétés, etc.

Il y a, enfin, la répétition au sens de séance de travail, en musique et dans les arts vivants, le théâtre et la danse, sur lesquels se conclut cette énumération.

Dans le domaine des arts, la répétition signifie : « séance de travail au cours de laquelle on répète une œuvre musicale, dramatique, chorégraphique en vue de son exécution, de sa représentation en public » (TLFi). Les arts vivants présentent alors la particularité de mettre à nu la dimension de quête de la répétition. Le temps des répétitions correspond alors à celui de la genèse, des tâtonnements, de l'élaboration, ce qu'indique parfaitement en allemand le terme de *Proben* (« essais » ou « tentatives »). Il est non pas une reprise mécanique, une imitation stérile, mais une véritable recherche : le temps de l'acquisition, de l'appropriation et de la métamorphose d'une œuvre par les musiciens, acteurs, danseurs, interprètes, dans une pratique collective et non plus individuelle.

En musique, la répétition est le temps de l'ajustement et de l'accordage des musiciens entre eux, comme le souligne le philosophe Richard Sennett dans l'introduction de son ouvrage *Ensemble. Pour une éthique de la coopération* (2013b). Souvent, les musiciens professionnels ne se connaissent pas et n'ont que quelques heures pour s'entendre sur l'interprétation à donner à la partition. La coopération passe alors par la répétition :

Les répétitions sont la base de la musique ; quand on répète, les compétences d'écoute sont d'une importance vitale ; écoutant bien, le musicien devient une créature plus coopérative. [...] Les musiciens qui répètent sont des eriksoniens adultes ; ils ont besoin d'interagir, d'échanger pour leur bénéfice mutuel. Ils ont besoin de coopérer pour faire de l'art. (Sennett 2013b, p. 28 et 32)

Au théâtre, la pratique collective qu'est la répétition est le temps du donner corps, le temps qui rend possible l'incarnation : « Le metteur en scène ne répète pas : [...] il est en quête [...] d'une opération de métamorphose qui fait d'un mot une voix, d'un discours un corps » (Lucet 2014, p. 152).

Sur le plan temporel, le temps des répétitions, tout entier tourné vers la date de la première représentation, n'est pas redite, mais « baptême » du présent par l'avenir (*ibid.*, p. 156), et le futur lui donne toute sa légitimité. C'est, véritablement, la reprise vivifiante, le « ressouvenir en avant » de Kierkegaard. Et, de manière ironique, la première (*Première*) scelle la fin de la répétition « vers l'avant ». Qui marque l'avènement d'un déjà-acquis. La répétition a ancré et fixé l'œuvre de manière indélébile ; elle devient le socle à partir duquel le spectacle pourra chaque soir être réinventé :

Pour faire exister chaque soir un nouveau spectacle, il faut être capable de le réinventer, et pour que le geste théâtral puisse échapper au cliché, demeurer vivant, il faut avoir répété longtemps. La répétition, au sens plein, est cet exercice qui permet de maintenir une tension entre la recherche, la découverte et la remémoration. (Campan 2008, p. 485)

*

Ce rapide parcours interdisciplinaire n'avait pas d'autre but que de rappeler la nécessité de s'affranchir de la conception par trop négative de la répétition dans le langage, telle qu'elle est encore transmise en France, dans les dictionnaires et les manuels scolaires. Cette réception négative se retrouve de manière insidieuse en sciences du langage, où la répétition était encore vue, jusqu'à récemment, comme un phénomène peu intéressant parce que trop évident. Mais c'est amputer la répétition de sa richesse que de la réduire à un processus mécanique. Comment se fait-il que l'on considère comme une quête positive, une preuve de son génie, le fait que Monet ait inlassablement peint des nymphéas (environ deux cent cinquante fois¹⁹), et que l'on condamne dans le langage une répétition qui se déploie sur plusieurs dizaines de fois ? Les répétitions, même en très grand nombre, ne sont, dès lors qu'elles sont voulues, ni fautives ni inutiles. Même dans ses formes les plus discréditées, la répétition intentionnelle fait sens. Elle signifie.

Comment ? Comprendre mieux la bonne répétition dans le langage peut-il nous permettre de mieux accepter la mauvaise répétition dans la vie ? C'est en tout cas l'espoir et la croyance qui ont porté cet ouvrage, et qui expliquent, aussi, le choix de ne l'appréhender que *ex positivo*... « Sans doute la répétition est-elle [...] ce qui enchaîne, mais si l'on meurt de la répétition, c'est elle aussi qui sauve et qui guérit, et qui guérit d'abord de l'autre répétition » (Deleuze 2011, p. 13).

19 Wikipédia, s. v. « nymphéas ».

